

## ANALYSES D'OUVRAGES

---

« La Médecine à Paris du XIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », ouvrage collectif sous la direction du docteur André Pecker. Préface du professeur Etienne Wolff. — Format 23,5 × 30 cm, 528 p., 485 ill. noir et coul., relié pleine toile sous jaquette illustrée. Fondation Singer Polignac. Editions Hervas, Paris, 1984.

Il m'est particulièrement agréable d'offrir à notre Société, de la part de la Fondation Singer Polignac et des éditions Hervas, le livre sur « La Médecine à Paris du XIII<sup>e</sup> siècle à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle » auquel de nombreux membres de la Société française d'histoire de la médecine m'ont fait le plaisir de collaborer. Au nom de tous les auteurs, je tiens à remercier la Fondation Singer Polignac sans laquelle leur texte n'aurait pu être publié ; il est en effet inutile de souligner qu'un ouvrage de 528 pages, comportant plus de 480 illustrations dont 48 en couleurs, pose à l'heure actuelle de difficiles problèmes d'édition.

Malgré son titre limitatif dans le temps et dans l'espace, ce livre englobe une part importante de l'histoire de la médecine française. William Osler — ce professeur canadien qui, avec Jaccoud, a laissé son nom à une forme d'endocardite — écrivait de Paris, en 1909 : « L'histoire des sciences s'inscrit en gros caractères dans toute la ville... Paris possède à lui seul plus de statues élevées à de grands médecins qu'il n'y en a dans l'ensemble de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. De nombreux hôpitaux portent le nom d'hommes qui ont contribué à la gloire de la France. »

Il ne m'appartient pas d'analyser cet ouvrage auquel je me suis tant consacré ; aussi me bornerai-je à en reproduire le sommaire, soulignant que la plupart des articles ont été rédigés par les spécialistes des questions traitées : le Collège de France par son administrateur ; l'Académie de médecine et l'Académie de chirurgie par un ancien président ; les musées ou bibliothèques par les conservateurs en chef ou anciens conservateurs. Quatre-vingt-onze spécialistes ont ainsi apporté à ce livre une contribution variée.

Précisons que l'index comprend près de deux mille noms dont certains, n'étant pas cités dans le cours de l'ouvrage, comportent quelques lignes biographiques ; le tableau chronologique synoptique permet de situer plus facilement des événements médicaux majeurs et les figures sont habituellement longuement commentées de façon à en accroître l'intérêt.

*Sommaire de la « Médecine à Paris ».*

Préface. Introduction. Liste des collaborateurs. L'enseignement et la pratique de la médecine à Paris. Les grands fléaux épidémiques. La Pharmacie. L'art dentaire. Histoire des grands hôpitaux parisiens. L'hygiène publique. Hauts lieux de la recherche et de l'enseignement : Collège de France, Institut Pasteur, Sorbonne, Muséum. Académies et Sociétés médicales. Musées d'histoire de la médecine et des sciences médicales. Bibliothèques et archives avec en introduction des ex-libris, les couteliers et fabricants parisiens d'instruments chirurgicaux et la numismatique médicale. Médecins, savants et sages-femmes célèbres (115 biographies émaillées d'anecdotes) avec en introduction la philatélie médicale. Bibliographie générale. Chronologie synoptique. Index iconographique et biographique. Table des matières.

André Pecker.

**Nikolaos Degleris.** — « Contribution à l'étude des relations franco-helléniques au point de vue de la presse neuro-psychiatrique française (1880-1914). Les membres associés grecs de la Société médico-psychologique ». Mémoire pour le titre d'assistant étranger, Univ. Paris V (Fac. Méd. Cochin-Port-Royal), 1984, VIII + 96 p. dactylogr.

L'histoire de la presse médicale constitue un aspect non négligeable, mais relativement peu étudié de l'histoire de la médecine.

Le Dr Degleris (Ioannina), qui avait déjà publié un ouvrage sur les périodiques médicaux helléniques au XIX<sup>e</sup> siècle (Athènes, 1980), consacre le présent mémoire aux neuropsychiatres grecs ayant travaillé ou publié en France entre 1880 et 1914. Leurs publications consistent en des thèses de médecine, des mémoires et des communications présentées aux sociétés savantes ou à des congrès, que l'auteur a méthodiquement et minutieusement recensés.

Parmi les auteurs les plus célèbres, on relève les noms de Photinos Panas (qui fut neurologue avant de devenir une sommité en ophtalmologie), Zambaco-Pacha et Pol Coryllos.

Degleris a de plus rappelé quels avaient été les membres associés grecs de la Société médico-psychologique : M. Catsaras, T. Mitafsis, M. Yanniris, S. Vlavianos, G. Zilanakis, qui sont les pionniers de la neuropsychiatrie grecque contemporaine.

Nous avons avec ce mémoire une intéressante contribution à l'histoire des relations médicales franco-helléniques qui furent particulièrement développées à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle.

Jean Théodoridès.

**Fernando Mañé Gazón.** — « Pedro Visca fundador de la clinica medica en el Uruguay ». Montevideo, Telleres Graficos Barreiro, 2 vol., 320 et 332 p., 1983.

Ce très important ouvrage du Pr Mañé Gazón, président de la Société uruguayenne d'histoire de la médecine, retrace la vie et l'œuvre de Pedro Visca (1840-1912) qui fonda la clinique médicale dans son pays. Fils d'immigrants italiens de la région de Gênes, le jeune Pedro obtint son baccalauréat en 1861 et fut envoyé à Paris pour ses études médicales. Il y restera jusqu'en 1871. L'auteur brosse un remarquable tableau de la médecine parisienne à cette époque et a pu retrouver la trace de son compatriote dans les divers services hospitaliers de la capitale.

Lors de ce long séjour, Visca se lia d'amitié intime avec Georges Dieulafoy et Samuel Pozzi. Externe à la Charité, il étudia le premier cas de choléra lors de l'épidémie de 1865. Reçu à l'internat en 1868, il fut le premier Sud-Américain à accéder à ce titre.

En 1870, il soutint sa thèse sur le vaginisme et, en 1871, regagna son pays où une Faculté de médecine allait être créée en 1875 et fit partie des diverses Commissions qui se réunirent pour l'organiser.

En 1880, Visca diagnostiqua le premier cas d'hydatidose en Uruguay et se maria en 1881.

Auparavant, il avait soigné les victimes de l'épidémie de fièvre jaune qui avait ravagé Montevideo en 1873. En 1885, il fut nommé professeur de clinique médicale et eut l'occasion de rencontrer le microbiologiste italien Giuseppe Sanarelli (1864-1940) qui séjourna à Montevideo de 1895 à 1898 pour y installer un Institut d'hygiène expérimentale, crut avoir isolé l'agent de la fièvre jaune et découvrit celui de la myxomatose. L'intérêt de Visca pour la pathologie infectieuse se manifesta à nouveau lors de la découverte de la tuberculine par Koch, mais il demeura sceptique sur son rôle préventif.

De 1887 à 1889, Visca fut doyen de la Faculté de médecine de Montevideo et dut, auparavant, soigner les victimes de l'épidémie de choléra de 1886-1887 ; en 1889, il publia ses conférences sur cette maladie.

Visca eut également une activité politique, siégeant à la Chambre des Représentants (1879-1881), puis au Sénat (1881-1887) de son pays.

Les derniers chapitres de l'ouvrage constituant son second tome examinent son activité professorale et son amitié avec Dieulafoy et Pozzi, déjà évoquée.

A propos de ces deux éminents praticiens l'auteur, familier de la littérature française, rappelle leurs relations amicales avec Marcel Proust qui les évoque dans son œuvre, le premier sous son propre nom, le second sous celui de Cottard.

Sont ensuite retracées les dernières années de la vie de Visca et l'auteur souligne la place très importante qu'il occupe dans la médecine uruguayenne.

C'est surtout par les nombreux élèves qu'il forma que Visca, qui avait très peu publié, joua un rôle important dans son pays.

L'ouvrage se termine par des documents annexes et bibliographiques qui occupent plus de deux cents pages et un important index des noms cités qui facilite beaucoup sa consultation.

Ce souci de rigueur, de précision, ainsi que la richesse de sa documentation font de ce livre un modèle à suivre pour ce qui est d'une biographie médicale.

Jean Théodoridès.

**Knibiehler (Yvonne)** et coll. — « Cornettes et blouses blanches, les infirmières dans la société française (1880-1980) ». Paris, Hachette, 1984, 23 × 15, 366 p.

Alors qu'il y a en France près de 250 000 infirmières et 20 000 infirmiers, jamais l'évolution de la profession n'a autant posé de problèmes. C'est en nous contant un siècle de l'histoire des « cornettes et blouses blanches » que l'équipe si attachante dirigée par Yvonne Knibiehler a voulu nous faire prendre conscience des difficultés séculaires et toujours renouvelées rencontrées par les soignantes dans l'exercice de leur dure vocation. Mais les auteurs n'ont pas borné leur ouvrage à un exposé didactique, truffant au contraire leur texte d'émouvants témoignages introduits comme des « récits de vie », images de leur époque certes, mais preuves aussi de la persistance de bien des problèmes à travers le temps. La simple relation de l'existence de Sœur Laura, née en 1880, arrivée à l'hôpital Pasteur le 1<sup>er</sup> mai 1900, fait comprendre mieux que de savantes communications quels furent les prodiges accomplis par Emile Roux et Louis Martin dont elle fut la collaboratrice modeste et irremplaçable, vivant encore près de l'Institut Pasteur quand elle devint centenaire en 1980. D'autres récits replacent le lecteur dans l'atmosphère austère et les horaires harassants à la veille de 1914. L'importance capitale nuancée d'une sorte de surréalisme apportée par la présence des « dames blanches » à croix rouge, infirmières de tous niveaux au chevet des soldats blessés, va révéler à un monde médical parfois trop peu attentif des aptitudes techniques qui resteront encore très longtemps occultées, bien après la Première guerre mondiale. Et pourtant, des précurseurs passionnés et efficaces, comme Mlle Chaptal ou Mlle Delagrange, Gustave Mesureur, Paul Strauss, Henri Sellier ou Mlle d'Airoles, mettent sur pied des écoles, des Associations, des structures dont l'importance fut capitale. Le duel entre la lourdeur stérile des institutions et l'éveil des consciences de la profession ne fait que commencer... Voilà un livre bien beau qu'il faut lire et relire...

M. Valentin.

**Laget (Mireille) et Luu (Claudine).** — « Médecine et chirurgie des pauvres au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après le livret de Don Alexandre ». Toulouse, Privat, 15 × 24, 147 p.

Dans la foule des auteurs de « Dictionnaires populaires de Santé » ou des « Médecins des pauvres » qui vulgarisaient les connaissances médicales au XVIII<sup>e</sup> siècle, Mireille Laget et Claudine Luu ont fait choix d'un religieux originaire de Paris, savant, charitable et modeste, dont l'œuvre fut rééditée plus de dix fois en un siècle, avant la version critique qu'elles nous présentent aujourd'hui. Don Nicolas Alexandre, né en 1654, devint bénédictin de Saint-Maur à l'abbaye de Meaux, le 6 juillet 1678. Proche de Mabillon dans cette illustre et érudite congrégation, il refusa la bulle « Unigenitus » en marquant ainsi sa sympathie pour le jansénisme et Port-Royal. Et pourtant les historiographes de l'Ordre le présentent comme un moine très réservé, soucieux de vivre dans l'ombre à Meaux, puis à Soissons et à Saint-Denis, s'appliquant pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à sa mort en 1723, à parfaire une immense culture médicale théorique puisée aussi bien dans les grands ouvrages des médecins de tous les temps que dans les relations recueillies avec un soin extrême sur les remèdes populaires et l'antique connaissance des méthodes de traitement transmises par les traditions campagnardes, dont ce religieux citadin paraissait particulièrement familier. La « Médecine et chirurgie des pauvres », contenant des remèdes « faciles à préparer et sans dépenses », parut en 1714, alors qu'il avait déjà soixante ans, tandis que son « Dictionnaire botanique et pharmaceutique, contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux d'usage... avec les préparations les plus usitées... » fut édité en 1716. C'est le premier de ces ouvrages dont les 500 pages sont l'origine des extraits significatifs publiés aujourd'hui, dont il faut vivement féliciter celles qui les ont ressuscités pour notre plus grand contentement.

M. Valentin.

**Bénais (Jean-Pierre).** — « Inventaire de l'œuvre écrit publié de Paul Brouardel ». Thèse de doctorat en médecine, Université Paris VII, Faculté de Médecine Lariboisière-Saint-Louis, 1984, sous la présidence de M. le Pr J. Poirier. Dactylo, 21 × 29,7, 110 p.

Né à Saint-Quentin le 18 février 1837, fils d'un professeur de philosophie, Paul Brouardel sera l'un des chefs de file de la médecine française et européenne jusqu'à sa mort à Paris, le 23 juillet 1906. Après une thèse soutenue en 1865 sur la tuberculose des organes génitaux de la femme, il est nommé en 1869 médecin des hôpitaux de Paris et professeur agrégé. En 1879, il succède à Ambroise Tardieu à la chaire de Médecine légale, et il va pendant 27 ans transformer l'enseignement et la pratique fondées par Orfila, créant l'Institut de médecine légale, le laboratoire de toxicologie, consacrant plus de 13 volumes à ces sciences et à l'expertise médico-juridique. Mais ses travaux en hygiène sont aussi considérables, étudiant les différents systèmes des égouts parisiens, les problèmes alimentaires, l'alcoolisme, aussi bien que les toxiques industriels comme le phosphore blanc, que son rapport au Conseil d'hygiène publique de la Seine contribue à faire interdire. Il fut un des partisans actifs de la vaccination obligatoire, et réalisa de multiples autres recherches en épidémiologie, sur la suette miliaire et la typhoïde en particulier. Il participa aussi à la lutte contre les maladies tropicales et créa l'Institut de médecine coloniale. Enfin, il fonda un ensemble considérable de moyens de lutte contre la tuberculose, et présida la 2<sup>e</sup> Conférence internationale de Copenhague, en 1904. Doyen de la Faculté, membre de l'Académie

des sciences, membre de l'Académie de médecine, ami de Pasteur et disciple de Claude Bernard, il laissa une immense série de 625 livres et publications dont Jean-Pierre Bénais a retrouvé et classé les références. Plus de 200 articles dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, et 121 publications d'épidémiologie montrent que les problèmes de pure médecine légale n'étaient pas sa seule préoccupation, loin de là. Cette thèse, bien utile aux futurs chercheurs, est un point de départ.

M. Valentin.

**Hartemann (Jean).** — « Souvenirs d'enfance et d'adolescence », publié par Anny Hartemann, Nancy, 1984, 31 × 21, 130 p., ill.

Avec un dévouement inlassable, Mme Anny Hartemann publie les travaux non encore parus du Pr Hartemann, tels ses essais sur la naissance de Louis XIV et le vœu de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, ou sur Mme du Châtelet, Mme Récamier et son mystère, la reine vierge Elisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre. Mais le bel album qu'elle vient de faire paraître pour un petit nombre d'amis privilégiés, aux impressions Dohr à Nancy, est infiniment émouvant. Ce sont les souvenirs d'enfance et d'adolescence écrits entre 1970 et 1975 par Jean Hartemann, imprimés un peu à la manière des livres de Job de notre enfance, avec de ravissants dessins nous restituant l'atmosphère familiale en Lorraine au début du siècle et bien des histoires pittoresques qui semblent maintenant appartenir à un temps très lointain. Il nous a plu de retrouver des noms chers aux Lorrains, comme ceux de la famille Géliot, célèbre par les tissages de Fraize, ville natale de notre auteur. C'était l'époque où les jeunes allaient, pendant les vacances, revoir de l'autre côté de la « ligne bleue des Vosges » leurs parents vivant en Alsace annexée, et les dessins de Jean Hartemann font penser à ceux d'Hansi. La guerre de 1914 amène ses drames, et dans Nancy bombardée vont commencer les études sérieuses du P.C.N., puis la rentrée à la Faculté de médecine, les dissections, le premier stage dans le service de son cousin, le Pr René Froelich ; enfin, au printemps 1917, le départ aux Armées... Peut-être nos jeunes étudiants actuels seraient-ils étonnés par la vie préservée et pleine encore de l'enfance que les adolescents de cette époque avaient jusqu'à leur vingtième année, malgré de tragiques circonstances.

Toute notre gratitude va à Jean et Anny Hartemann pour avoir su nous le rappeler, d'une façon si pleine d'affection, d'humour et d'art.

M. Valentin.

« Histoire de la Médecine navale ». — Séminaires faits au Musée de la Marine (Fascicule IV) : VII<sup>e</sup> Colloque franco-allemand d'histoire de la médecine navale tenu à Bordeaux en 1983. Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes, IV<sup>e</sup> section, Sorbonne, et Vincennes, Ministère de la Défense, Service historique (Marine). 21 × 29,5, 300 p. environ.

Une fois de plus, sous la direction du Médecin-Général Inspecteur P.M. Niauxsat, paraît un ensemble remarquable sur l'histoire de la médecine navale et d'Outre-Mer, réunissant les communications du VIII<sup>e</sup> Colloque franco-allemand tenu à Bordeaux en 1983. Après l'allocution inaugurale du Pr Tavernier, Président de l'Université de Bordeaux II, intimement mêlée avec l'Ecole de santé « navale » à la grande réussite de cette réunion, P.M. Niauxsat donne les raisons profondes des travaux communs avec nos confrères médecins, historiens et marins alle-

mands comme en d'autres occasions avec les confrères britanniques, italiens ou espagnols, dont certains étaient aussi présents à Bordeaux, capitale culturelle d'une vocation médico-maritime, première ville où furent créés il y a près d'un siècle une grande Ecole de médecine navale et un Institut de médecine tropicale, comme l'exposent le Médecin-Général Carré et le Pr Le Bras, après un projet d'Ecole à Montpellier raconté par L. Dulieu. Les médecins de la Marine, écrivains célèbres, et l'histoire des trois frères Pellarin, la vie enfin de Bourgarel sont l'objet des communications de A. Poinot, M. Valentin et du Médecin-Général Inspecteur Lestage. Nos collègues allemands Rudolph, Daniel, Köldecke, Richter évoquent des épisodes capitaux tels que la fièvre jaune à La Havane au moment de la découverte de Finlay, l'équipement médical à bord des paquebots du début du siècle, la chirurgie à bord, la lutte contre le scorbut vue à travers l'œuvre écrite en 1772 à Madrid, par le médecin Lardizabal utilisant « l'herbe des Sargasses ».

Le Pr Claude Massé donne un regard médical sur les anciens Acadiens. Puis P.M. Niaussat raconte la vie du médecin Yves-Thomas-René Vimont, né et mort à Rennes (1793-1821) et l'étonnante découverte du manuscrit de son *Journal de voyages autour du monde*, de 1816 à 1819, avec le brick « Le Bordelais », véritable roman policier et scientifique. Enfin la charmante croisière nocturne sur « L'Aliénor » le long des rives de la Garonne où se clôtura le Colloque est évoquée avec poésie, terminant avec bonheur ce beau recueil.

M. Valentin.

**Despierrez (Gabriel).** — « Histoire de l'enseignement médical à Lyon (de l'Antiquité à nos jours) ». Editions A.C.E.M.L., 8, avenue Rockefeller, 69373 Lyon Cedex 08, 1984, 15,5 × 21,5, 247 p.

C'est avec un profond intérêt que nos lecteurs apprendront que le Pr Gabriel Despierrez, dont ils connaissent tous la tâche merveilleuse poursuivie sans relâche au Musée d'histoire de la médecine de Lyon, vient de publier une « Histoire de l'enseignement médical » dans la grande métropole rhodanienne. Dans un style alerte et clair, avec sa minutie coutumière, il corrige les erreurs de ses devanciers à l'imagination parfois fertile et met au grand jour des faits ignorés. Si, en effet, la notion d'une Académie d'origine grecque pré-chrétienne, l'Athénée (devenue Ainay !), lui paraît peu probable, l'existence par contre d'un certain nombre de médecins dans la Lugdunum romaine et ses corporations (les « Collegia ») est prouvée par des inscriptions et des textes. Aux siècles suivants, la construction de l'Hôpital Notre-Dame remonte à 542, suivie de celle de Saint-Alban, qui persista jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, alors que s'élève l'Hôtel-Dieu, ainsi que bientôt d'autres établissements. Mais peu de documents parlent d'enseignement, bien que dès le règne de Charlemagne les moines aient enseigné des rudiments de médecine. Gérard de Combes, venant de Montpellier, semble avoir été à Lyon le premier « *medicinae professor* » au XIV<sup>e</sup> siècle, précédé cependant par des enseignants de chirurgie, dont le grand Guy de Chauliac vers 1330. L'essor de l'imprimerie allait tout changer. Symphorien Champier vers 1500, Rabelais vers 1532, et bien d'autres médecins et chirurgiens publient beaucoup d'œuvres et de traductions antiques qui « font leçons ». Les statuts des « Collèges de Médecine » et de « Chirurgiens » sont à peine postérieurs. Mais l'enseignement relativement informel restera surtout chirurgical et non universitaire jusqu'à la Révolution. L'école des Hôpitaux, avec le grand Marc-Antoine Petit à l'Hôtel-Dieu, durera de 1792 à 1821, année où, le 3 juillet, l'Ecole secondaire de médecine fut fondée. Toute la structure moderne

se met en place. De 1841 à 1877, on passe à l'Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie, comptant 9 chaires et 12 matières enseignées à sa fondation, sur 5 années d'études ; mais la thèse alors éventuelle devait être soutenue à Paris, Montpellier ou Strasbourg, dans des conditions de transfert assez difficiles parfois. Des bâtiments pour cette école furent élevés en 1844, rue de la Barre, à l'entrée du pont de la Guillotière. Enfin, en 1877, paraît le décret d'application de la loi de 1874 créant une Faculté mixte de médecine et de pharmacie à Lyon... C'est dans ce XIX<sup>e</sup> siècle finissant que retentissent les noms des Chauveau, Lépine, Lacassagne, Hugounenq, professeurs ou doyens qui font de l'Ecole, puis de la Faculté de Lyon, un établissement prestigieux connu dans le monde entier, avec tant d'autres « grands patrons » que nous ne pouvons tous citer. Les événements de 1968 feront éclater la Faculté en U.E.R. indépendantes regroupées principalement dans la nouvelle Université Lyon I qui prit le nom de Claude Bernard. On trouvera dans les pages finales les détails de ces transformations, et aussi de la création de nouveaux centres d'enseignement d'une importance considérable. Voilà donc un livre d'histoire qui n'a rien de « passéiste », et dont nous nous permettons de féliciter profondément l'auteur avec respect et amitié.

M. Valentin.

**Gélis (Jacques).** — « L'arbre et le fruit : la naissance dans l'Occident moderne (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Paris, Fayard, 1984, 13,5 × 23, 611 p.

La somme de réflexions et de connaissances que possède Jacques Gélis sur les problèmes de la naissance est bien connue de nos lecteurs, mais l'ouvrage qui vient de paraître surpasse de loin les précédents. Avec le style très simple qui caractérise ses écrits, sans céder jamais à l'emphase ou à l'élitisme, il nous apporte aujourd'hui une synthèse bourrée d'exemples qui nous achemine peu à peu du mythe antique de la Terre nourricière à l'eugénisme moderne. L'analogie entre le microcosme humain et le macrocosme universel, déjà connu des Anciens, érigée en doctrine à la Renaissance, fournit des clefs à bien des croyances populaires. L'identification de la Terre à une matrice-creuset se retrouve dans le culte des pierres, des arbres, des sources que jusqu'à une époque récente les femmes stériles venaient rituellement toucher, et les fameux choux de notre enfance, ou le riz jeté aux mariés, correspondent à d'antiques mystiques. La pratique même des accouchements au cours des siècles passés s'appuyait sur des valeurs où la famille, le village, le groupe étaient représentés à la fois concrètement et symboliquement. Les multiples usages locaux cités en sont un témoignage. La pathologie de la mise au monde, le risque de la Mort toujours présent « que seul Dieu dans sa miséricorde peut différer », étaient au cœur de nombreuses et variées sortes de rites auxquels sacrifiaient l'entourage et les parents. La couvadé représentait pour le père l'art de se faire reconnaître. Des usages très anciens, comme les déformations crâniennes, ou la section du frein de la langue, conjuraient les dangers menaçant les « enfants douteux ». L'Eglise, en christianisant les vieux rites, ouvre les portes du Ciel aux nouveau-nés, et de la mort mène à la vie, même ceux qui n'ont pas vécu, puis le don du nom et du prénom vient socialiser l'enfant, protégé par ses parrains, dans un monde rural où la Nature donne le ton.

Mais bientôt, l'emprise de la Société, de l'Etat, va rompre les liens séculaires...

Puissent ces quelques lignes, trop insuffisantes, donner le goût de lire ce livre remarquable.

M. Valentin.

**Mollat (Michel).** — « Les explorateurs du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles : Premiers regards sur des Mondes nouveaux ». 1 vol., 258 p. (bibliog., index, cartes), 1984, Paris. Ed. J.C. Lattès.

Les récits d'exploration, plus ou moins véridiques, plus ou moins fabuleux, font partie des phantasmes essentiels de l'homme « civilisé ». L'Occidental, qu'il soit méditerranéen ou nordique, y goûte, avec une satisfaction plus ou moins consciente, une impression confuse de domination, de défi relevé, de victoires sur la Nature, les hommes et les dieux... Mais il y apprend aussi, petit à petit, la mesure de ses limites !... Si les grands navigateurs, présents à la mémoire collective, un Colomb, un Magellan, voire un Gama ou un Cabral, sont bien connus, au moins comme archétypes, combien par contre sont-ils peu perçus, à peine soupçonnés, en ce qui concerne leurs « états d'âme » intimes, leurs doutes, leurs effrois !... A plus forte raison, naturellement, ceux de tant d'autres explorateurs du Moyen Age chrétien, un Plan Carpin, un Guillaume de Rubrouck, un Montecorvino, trop souvent oubliés... ou encore, ceux des découvreurs plus « modernes », les Verrazano, Jacques Cartier, les Parmentier, justement parce que trop proches de nous et en conséquence, nous semble-t-il, « sans problèmes » ; ou plus encore les explorateurs « continentaux » de l'immense Eurasie, un Herbestein perdu dans les brumes glacées de Moscovie, ou un Fernao Mendès Pinto, treize fois esclave, plusieurs fois naufragé, visiteur du Dalaï-Lama, ami de rencontre de Saint François-Xavier et premier Européen à avoir décrit le Japon !

Dans son livre passionnant, particulièrement dense en données événementielles, mais qui va bien plus loin qu'une chronologie, le Pr Mollat du Jourdin nous conte tout cela, et bien d'autres choses encore... En effet, c'est à un effort « d'introspections » des navigateurs eux-mêmes, marins ou explorateurs, qu'il se livre, et cette sorte d'enquête « à rebours », rarement tentée, donne à son ouvrage une dimension spécifique. Le plus habituellement, semble-t-il, on soumet les récits de voyage ou d'exploration à une étude critique des faits, tant humains que géographiques, toujours étranges et souvent très inattendus, rapportés par les explorateurs. Mais l'on se soucie en général assez peu de la psychologie de ces explorateurs eux-mêmes, mis à un certain moment de leur vie et de leur « vécu » personnel, en face de leurs découvertes... Et pourtant... comment ont-ils réagi, compte tenu de leurs habitudes routinières, de leur propre conditionnement, devant ce « Merveilleux », parfois pour eux suffoquant de nouveauté et d'étrangeté, que leur immixtion dans ces isolats humains, jusqu'à eux inviolés, leur révélait brusquement ?

Des premiers face-à-face, des premiers dialogues, gestuels d'abord puis verbaux, des premières sympathies ou des premiers affrontements, mais aussi du « ton » des premiers rapports qu'ils en firent à leurs Princes, découlèrent des conséquences, souvent irréversibles, qui infléchirent le cours des civilisations... Il y a une rétroaction entre la curiosité qui accueillit les découvertes et l'étonnement lui-même des peuples découverts ! Cette cybernétique initiale, dans son ingénuité bilatérale, implique tout le déroulement subséquent des rapports entre l'Europe et le reste du monde... Dès lors, on mesure la portée, l'importance extrême des premiers messages des explorateurs.

Le Monde, difficilement d'ailleurs, prend pratiquement conscience de sa réalité temporo-spatiale et de ses diversités humaines entre les XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Les moteurs de cette découverte sont multiples : foi et chrétienté d'abord, mercantilisme et suprématie ensuite, plus tard, enfin, curiosité scientifique pour elle-même. De cette extraordinaire richesse de faits et de motivations, de résultats surprenants et de conséquences à très long terme, le livre de Michel Mollat donne

une synthèse étonnante, toujours marquée au coin du souci et de la prééminence des problèmes humains : car, si ce sont les navires qui franchissent les méridiens et les parallèles, ce sont les hommes qui les « meuvent »... Livre humaniste, donc, qui n'exclut certes pas les problèmes techniques, mais les met à leur place, et souligne avant tout, dans leur nudité d'êtres humains, la confrontation des « naturels » et des « civilisés », des « découvreurs » ou, plutôt, des « accueillants », et des « accueillis ».

P.M. Niauxsat.

**Conférences d'histoire de la médecine**, cycle 1983/84. Institut d'histoire de la médecine, Université Claude-Bernard, Lyon-I, 21 × 29,7, 253 p. (Collection Fondation Marcel Mérieux).

Sous la direction du Pr Gabriel Despierres, c'est une fois de plus une remarquable série de conférences que vient d'éditer la Fondation Marcel Mérieux, avec les textes qui ont fait l'objet du cycle 1983/1984 à l'Institut d'histoire de la médecine de Lyon-I.

L'avenir du prestigieux monument qu'est l'Hôtel-Dieu de Lyon fait l'objet d'abord d'une claire et réconfortante mise au point des plus hautes instances concernées, et l'on y verra bientôt, avec les musées historiques, un musée de médecine contemporaine et des salles de réunions culturelles. Après ce prologue sur l'actualité, le Pr Roesch expose la situation des médecins publics dans les cités grecques. Puis le Pr Descotes raconte l'aventure scientifique de Charles Lindberg qui ne fut pas seulement le premier aviateur transatlantique en 1927, mais aussi l'ami et le collaborateur d'Alexis Carrel : reprenant le vieux rêve du physiologiste français Le Gallois, ce fut Charles Lindberg qui, 125 ans après, réalisa la pompe permettant, non plus seulement la culture d'un tissu, mais la culture d'un organe, « premier prototype valable de la circulation extra-corporelle qui ne verra le jour que vingt ans plus tard ». Alors que le Pr Despierres reprend les travaux de Denise Eynard sur l'histoire des femmes médecins à Lyon, le Pr Rohmer évoque la belle et lumineuse carrière de Jean-Alexandre Barré, tandis que le Dr Maurice Boucher conte la vie émouvante de Mme Auguste Déjerine-Klumpke. Mlle Cauda sait évoquer, en médecin et en femme de lettres, Marcel Proust et son œuvre avec un très grand talent, et le Pr Alain Bouchet traite avec prestige et érudition des médecins de l'*Encyclopédie* et de la part de Diderot, du chevalier de Jaucourt et de D'Alembert, dans les articles de l'immense ouvrage sur les problèmes de santé et de sciences médicales. L'allergie dans l'histoire, et l'histoire de l'allergie sont l'objet de la conférence très évocatrice du Pr agrégé Perrin ; M. Michel Juvet, membre de l'Institut, raconte l'histoire du rêve, et le Pr Antonioli évoque le psychothérapeute Rabelais. Félicitons avec joie nos amis de Lyon...

M. Valentin.

